

Raymond Devos, le Prince de « l’ambiguïté de l’artiste. »

J’admire les artistes qui sont des artisans.

R. Devos

Quand le fils Rockefeller a demandé à sa bonne de devenir sa femme, elle a dit “oui”, elle a dit “oui” moi, quand j’ai demandé à ma femme de devenir ma bonne !!!! ... »

Dans la salle, le rire en vagues énormes secoue le spectateur. Sur scène, l’homme est étonnant. Figé dans un silence confus, il se justifie en gestes et en mimiques. Complice prodigieux de son public, il délire pour s’amuser, pour amuser, et faire rire de ce rire inattendu ou attendu qui surgit, débusqué autour d’un mot, d’une phrase, d’un sourire, d’une grimace ou d’un haussement d’épaules. Merci l’artiste.

Il fait rire quand il apparaît, il fait rire dès qu’il ouvre la bouche, il fait rire quand il se tait, il fait rire quand il regarde son pianiste complice ou faire-valoir, il fait rire quand, au Grand Echiquier de Jacques Chancel, il dit deux mots et que tout rentre dans une autre dimension, il fait rire, à Apostrophes, Bernard Pivot et le linguiste Claude Hagège éblouis par tant de virtuosité.

Ecrire des sketches, les jouer devant son public a été la revanche de Devos sur les vicissitudes de la vie qui ont fait, d’un enfant heureux, vivant dans un milieu bourgeois et artiste, cet adolescent de quatorze ans qui doit travailler pour survivre puis pour réapprendre à vivre

après la guerre.

Réaliser son rêve de comédien, parcourir les villes et les villages avec une compagnie itinérante, s’inscrire à des cours d’art dramatique, répéter des scènes classiques, faire des tournées théâtrales en province, est le début de la grande aventure de Devos avant qu’il n’accède au rang du plus grand humoriste de notre époque.

Interviewer Devos est un exercice périlleux. Tenter de parler sérieusement avec lui relève du défi et notre premier entretien fut des plus étranges. Ce jour-là, je grimpai l’escalier étroit du vieux théâtre Antoine qui conduisait à sa loge. L’entrée était gardée par Simone son épouse et Pierre Herran son secrétaire. Etrange souvenir de cet entretien où tout était surréaliste. La poussière et la vétusté des lieux, la tendresse de cette femme protégeant le repos de l’artiste, la sévérité de ce secrétaire, frêle et intransigent, et moi bloquant « l’épanoui » de mon visage qui avait tant ri, interloquée par tant de rigidité. J’entre enfin dans une loge entièrement occupée par Raymond Devos. Une robe de chambre l’enveloppe. Loin des feux de la rampe et de l’enthousiasme de son public, Devos apparaît seul, énorme et fragile. Le roi nu.

Fascinée par ce magicien des mots, ce virtuose

de l'humour qui nous fait tant rire, Je lui dis sans me douter de sa réaction le but de ma démarche : expliquer le rôle de l'ambiguïté phonétique, syntaxique et lexicale à travers l'humour de ses sketches. Devos, l'air égaré devant l'incongruité de mes propos, ne comprend pas que l'on veuille écrire des choses savantes sur lui, esquive les questions, cherche des échappatoires et se lance dans une histoire ahurissante de cheveux frisés, sketch écran, inédit, exercice brillant et délirant. Ce n'est pas l'homme Devos dans sa loge qui parle mais l'artiste fou et génial qui poursuit son spectacle et qui quitte très vite l'échange ordinaire pour s'isoler dans un monde qu'il construit de toutes pièces. Voyez vous-mêmes.

« Vous savez, j'ai les cheveux frisés, voyez-vous, ce matin, je suis allé chez le coiffeur pour avoir les cheveux nets. Je vois que le coiffeur veut me friser les cheveux. Ah! Non », lui dis-je « Ah! Non, si vous me frisez les cheveux, j'vais avoir les idées frisées alors! Alors, ce soir, moi j'veux avoir les idées nettes ».

Devos poursuit ses idées frisées qui frôlent ses cheveux frisés, jusqu'au moment où l'espace d'un instant il parle de lui, de son amour pour le théâtre, de son public qu'il ne doit pas décevoir, de sa passion pour le travail bien fait, du rire qui pour lui est essentiel. Je me risque à poser une question et romps en une seconde cet échange. Il me fixe alors, écarquille les yeux, bleus, tellement bleus et qui détonnent sur ce visage, il retourne ses lèvres encore rouges du spectacle et, Pierrot visage effrayé, la larme prête à glisser, il me chuchote à l'oreille qu'il est un autodidacte, que les universitaires l'effrayent, que son monde est celui du rêve et qu'il est un amuseur, un artiste de variétés.

Devos apprend son métier d'artiste à l'école du cabaret... jusqu'en 1999, son dernier spectacle,

toujours à guichets fermés et toujours devant un public qui applaudit ce grand « fou du rire » dont la plus belle récompense est de l'entendre rire d'un bout à l'autre de son spectacle.

En 1965 il donne la réplique à Jean-Paul Belmondo dans « Pierrot le fou » de Jean-Luc Godard et ce bref passage au cinéma est l'une des facettes de l'artiste. En 1972 il est co-auteur, dialoguiste et acteur du film « La Raison du plus Fou » où se retrouvent ses thèmes désormais classiques : l'absurde, l'humour, l'imaginaire, le rêve et le rire. Devos s'essaye à l'écriture alors qu'il ne peut plus monter sur scène. « Un jour sans moi » en 1996, « les quarantièmes délirants » en 2002, « Une chenille nommée Vanessa », en 2003, « Sans titre de noblesse » en 2005.

En 1988, au théâtre du Palais Royal, dans « la fête continue », Devos est fabuleux : musicien et jongleur il danse, il chante, il lance ses mots et ses balles, il rattrape les balles et relance les mots en confettis. Le public délire, il l'acclame, il crie « bravo l'artiste » et l'artiste lui répond « je vous aime ». C'est la rencontre privilégiée et rare d'un acteur avec son public, rendez-vous mystérieux dans l'histoire du théâtre où deux partenaires s'attendent indéfiniment plus qu'ils ne se rencontrent.

Un soir, en 1994, Devos joue à guichets fermés à l'Olympia. Sans billet, j'espère convaincre Pierre Herran le secrétaire cerbère de Devos de me trouver une place. Peine perdue. Je connais son dévouement et sa disponibilité sans faille pour l'artiste. Je me suis heurtée plus d'une fois à son intransigeance. J'ai mis des mois avant d'obtenir une interview de Devos et sans le concours amical et charmant de Simone sa femme, qui, disert sur le sujet, me parlait avec beaucoup de tendresse de son grand Devos, je n'aurais jamais obtenu cette interview au théât-

re Antoine. Dans le hall règne une ambiance de jubilation, des rires fusent déjà. La sonnerie retentit, les pas s'accroissent, surtout ne pas arriver en retard. Devos croquerait d'un mot celui qui furtivement se glisserait à sa place pour ne pas se faire remarquer. Et ce soir-là j'allais jouer avec Devos. Le sketch était nouveau, un de ces sketches que le spectateur attend après ceux qu'il connaît. Dès les premiers mots, nous entrons dans le jeu. Délire des mots, délire de la situation, délire orchestré magistralement par l'artiste. Un acteur et son public. Un lieu, le théâtre, lieu privilégié, indispensable pour que le discours ludique, le discours sur l'absurde déclenche le rire.

Devos raconte qu'à un moment donné de « La porte » il demande à quelqu'un de lui suggérer un thème sur lequel il va improviser. Un soir, un spectateur imagine que Devos n'a pas payé son loyer depuis des semaines et que le propriétaire le met à la rue en lui disant de prendre la porte. Que ferait-il ? Et Devos répond : « Je la prends ... et avec son chambranle ! ». Un silence appuyé, éclaté aussitôt par la réponse de la salle secouée de rires, rires ramassés immédiatement par Devos qui souligne : « parce que, sans chambranle, une porte ne peut s'ouvrir ni se fermer, je vous le signale. Si vous prenez la porte, il faut emporter le chambranle avec »/ Le jeu a commencé. Dialogue imaginaire, certes mais qui s'adresse aux spectateurs enchantés de jouer. Et ce soir-là, je lançai un « et alors », qui allait emporter le public et Devos dans le délire et l'enthousiasme les plus fous. Le jeu consistait à ponctuer chacune des étapes de l'histoire de la porte par un « et alors » repris en chœur par des spectateurs enhardis et devenus l'espace d'un instant des enfants fascinés par la magie du spectacle qu'ils ne veulent pas voir s'arrêter. Plus l'acteur inventait son histoire, plus le public marchait, pris par l'in vraisemblance des

péripiéties et par la joie de voir Devos obligé vraiment d'improviser tant son public en redemandait et tant le délire gagnait la salle. A peine avait-il le temps de dire quelques mots toujours aussi fous que le « et alors » comme une lame de fond emportait dans l'enthousiasme la salle et l'acteur confondus. La salle jouait. Nous jouions. Devos jouait. Nous ne voulions pas abandonner la partie et Devos épuisé, demandait grâce à ce public qui l'acclamait plus fort parce qu'il ne voulait pas que l'enchantement disparaisse. Et c'est par une pirouette propre à son génie que Devos apaise son public. Le ton se fait chuchotant « et alors...

J'ai pris ma porte

Je l'ai posée sur l'eau.

Je suis monté dessus...

Et je me suis laissé emporter par les flots »

La poésie des mots berce le public uni par une formidable émotion. Nous sommes devant un personnage unique, de cette unicité semblable à l'unicité de la main. Le visage unique, la démarche unique. Unique la corpulence et la souplesse. Unique la voix, uniques les lèvres, le sourire. Unique le bleu de ses yeux arrondis à l'étonné, ravis de la découverte du rire de l'autre. Les bras dansent et s'arrondissent, les jambes s'entrecroisent, pantin désarticulé à la prouesse de l'irréel. Le spectacle continue. Musicien et jongleur Devos danse et chante. Il lance ses mots et ses balles, il rattrape les balles, relance les mots en confettis au public qui l'acclame

Raymond Devos est né le 9 Novembre 1922 à Mouscron en Belgique, ville traversée par une artère reliant Tourcoing à Tournai, frontière entre la France et la Belgique. Très vite sa famille s'installe à Tourcoing. C'est un homme du Nord qui aimait parler chti avec son ami Dany Boon, originaire de la même région.

La musique a toujours fait partie de son univers. Son père jouait sur l'orgue de l'église, sa mère du violon et de la mandoline et ce n'est donc, pas par hasard s'il a très vite manifesté son intérêt pour les instruments de musique. Très tôt il se passionne pour la guitare. Plus tard, il jouera de plusieurs instruments devenant un véritable homme-orchestre. Cette volonté d'apprendre à jouer de tant d'instruments vient de son désir profond de ne jamais dépendre de personne et de son souci de perfectionniste. Bien plus, son imagination féconde ne supporte pas l'attente et c'est en temps réel, disons-nous aujourd'hui, que Devos veut utiliser un saxophone s'il en a besoin pour accompagner un sketch ; apprendre à jouer du tambour pour participer à un gala d'anniversaire de Percussions de Strasbourg et impressionner ses professeurs par la rapidité de ses progrès. Il découvre le piano à cinquante ans, joue du bandonéon de poche dans ses numéros de clown. Son ami Brassens lui offre une contrebasse et il en joue. Il écrit un sketch sur la Culture de l'Agriculture et achète une superbe harpe qu'il accole à un tracteur pour sa mise en scène. Avec ses premiers gains, il s'achète une mandoline qu'il travaille le dimanche.

Le théâtre l'attire. Il aime déjà entrer dans la peau des personnages de la vie quotidienne, ces mêmes personnages qui seront les protagonistes de ses sketches. A dix-huit ans, il suit des cours de comédie avec Michel Vadet puis Emile Drain. Mais la guerre éclate. Devos est envoyé au STO - service du travail obligatoire- puis déporté en Allemagne. Dans les baraquements, il organise des petits spectacles basés sur le mime et joue... de la clarinette, peut-être de cette fameuse clarinette qu'il cite dans le sketch « Le Si est La » : « Ils m'ont cassé ma clarinette, alors j'fais ça, ça c'est SI, seulement au lieu de le faire ici, je le fais Là ». De retour

en France, il suit l'enseignement de l'Ecole du Vieux Colombier. Il entre un peu plus tard à l'école de mime d'Etienne Decroux où il rencontre Marcel Marceau qui reconnaît en lui un homme proche de son monde où le merveilleux existe et où le geste a une importance aussi grande que le verbe. Devos se servira de cet apprentissage tout au long de sa carrière et quelques sketches fameux illustrent ce talent de mime. « La porte », « Le grimacier », « la protection des espaces vides », « Le tunnel Secret ». Discret, Devos ne se livre pas. Ses confidences sont rares mais il est fidèle en amitié, généreux, attentif aux autres. Ses amis, Georges Bilbille, dès les débuts des Samedis de La Mouffe l'aidera et le soutiendra. C'est au théâtre Mouffetard qu'il rencontre Jacques Brel, Georges Brassens ses amis pour toujours. Plus tard Devos aidera Georges Bilbille en difficulté. Quelques temps après la mort de Devos, la presse annonce celle de Georges Bilbille, l'ami Bil. Etrange coïncidence.

Qui est Devos ? Un homme aux multiples visages. Cet autre que lui-même. Musicien, jongleur, funambule, mime, poète, philosophe, linguiste, clown. Le clown Devos ne se maquille pas comme tous les clowns, ne s'habille pas comme tous les clowns. Il ne porte pas de chapeau pointu, n'a pas de paillettes. Son visage n'est pas peint en blanc, ses yeux bleus sont à peine ombrés de noir, seules ses lèvres charnues sont rouges comme rouge est son nez de clown. Le clown Devos pleure et rit, ses grimaces traduisent la souffrance, ses larmes la misère, son rire énorme saute à pieds joints sur l'absurdité du monde.

Son père adorait le cirque et conviait toute sa famille, une troupe de sept enfants, au spectacle dès qu'un cirque s'installait alentour sous un chapiteau. Les lampions, la musique, les défilés, la parade, la féerie, l'ambiance extraordinaire qui

accompagnait la venue d'un cirque fascinaient les enfants Devos et leur père. Le clown Devos n'a jamais oublié cet enchantement des cirques de son enfance. Quand on lui dit qu'il est le « clown d'aujourd'hui », il rétorque qu'il est « un clown... mais pas déclaré. »

Dans le très beau livre que Guy Silva a écrit sur Devos, « Quoique Que », figurent de remarquables dessins originaux du clown Devos par son ami, le peintre Raymond Moretti.

« Au théâtre, les gens s'accourent, se côtoient. Il règne une connivence. Tout devient intelligent. » (R. Devos)

Le théâtre est le lieu où Devos trouve la dimension exacte de son mode d'expression. Un lieu clos, intime, prêt pour la communication privilégiée qu'il a avec son public. Il dit lui-même lors de l'émission 7/7 dirigée par Anne Sinclair sur T.F.I en 1990 qu'il manque à la télévision une dimension, celle de l'auditoire sans lequel son discours ne peut se concevoir. La télévision est pour lui un outil merveilleux à qui il manque la rencontre de l'acteur et du spectateur, la connivence, le clin d'oeil complice, le faux pas dont personne n'est dupe et que tout le monde attend. Il y manque le partage, l'émotion, le fou rire, l'appel à ce public qui fait tout pour suivre Devos dans son délire. Alors devant le petit écran, il ne s'adresse pas aux téléspectateurs mais à Anne Sinclair qui rit de stupeur quand il sort son bandonéon de poche et qu'il lui joue « parlez-moi d'amour » alors qu'elle tente de le faire parler de J.M. Le Pen et... l'audimat éclate

Quand le rideau est encore baissé, que le public remplit la salle, que l'agitation précédant le spectacle commence, quand les spectateurs se calent d'aise et d'avance du plaisir qui les attend, alors, derrière le rideau, l'acteur a

toujours peur, peur de la rencontre, peur d'avoir peur, peur de ne pas honorer le contrat établi entre les spectateurs et lui. Contrat impitoyable où le comique est tenu de faire rire obligatoirement.

Les trois coups retentissent, le rideau se lève et Devos arrive, puissant, imposant. Il apparaît de face, torse bombé prêt à éclater. Sa chemise est tendue jusqu'au vertige. Ses bretelles soutiennent le pantalon serré au-dessous de la taille et le torse défie les lois de la pesanteur. Devos pirouette et se retrouve de profil, ombre chinoise qui se projette plus énorme encore sur le fond de scène. Avec une agilité surprenante, il piétine et glisse sur ses talons pour se retrouver de nouveau face au public, et ses yeux regardent désemparés le public qui ne peut résister au sérieux de ces yeux qui rendent Devos si comique.

Les protagonistes du jeu sont en place, l'acteur, la scène, le public. L'acteur Devos prêt à faire passer pendant deux heures son message à un public préparé à le recevoir. Pour comprendre l'homme, il faut comprendre son jeu. Sur scène, Devos a besoin de tout. De son pianiste, de ses instruments de musique, de sa harpe, de son violon, de sa clarinette, de sa scie musicale, de son banjo, de son tambour, de ses massues, de son vélo à tête chercheuse, de son bandonéon de poche, de son cor de chasse, de ses grelots, de ses accessoires verres et plateau, de sa veste et par dessus tout de son public. Il est tour à tour, mime, comédien, musicien, jongleur, funambule, poète, illusionniste, clown et puise dans son imaginaire et dans la richesse des mots de la langue française l'essentiel de son art.

Il ne peut parler de lui que dans le cadre rassurant de la représentation théâtrale, il va interpeller son public, le prendre à témoin de ses

inquiétudes, de son angoisse, de ses peurs, peut-être d'une solitude qu'il n'avoue pas, de ses interrogations sur le sens de la vie et du bonheur qui restent chez lui toujours imprécis. L'homme Devos qui a toujours tenu ses sentiments à distance entretient avec son public une confusion entre la réalité et le rêve, une relation ludique avec l'imaginaire. Le discours de l'acteur est construit pour son public, se fait d'abord à partir de la scène et de ce qu'elle contient. Autrement dit, la scène est l'univers dans lequel l'acteur puise sa force, pour adresser à son public le discours de son imaginaire. Ce public exigeant l'oblige parfois à orienter différemment son discours. En fait, la masse d'information projetée est contenue dans une structure si identique à elle-même qu'une charge de plus ou de moins fait vaciller le système.

Si la scène est l'univers de Devos, son moyen d'expression est le sketch où les jeux de mots, les mots d'esprit, les calembours, les gestes et les mimiques sont autant de signaux qui permettent au spectateur de capter le message. Ce n'est pas par hasard si le sketch est son modèle préféré. Il est à la fois un ensemble d'énoncés et de messages qui traduit l'expression de la pensée donc d'un discours. Mais il est aussi une forme de dialogue puisqu'il s'agit bien d'une conversation entre deux ou plusieurs personnes, le protagoniste et les spectateurs. C'est également un récit oral de faits vrais ou faux mais où l'imaginaire a une place royale. C'est en même temps un monologue où, seul sur scène, Devos se parle à lui-

même. Certes, nous sommes le public à qui est destiné le message, mais l'homme, l'acteur est seul et poursuit inlassablement son monologue structuré dirigé vers l'autre mais qui tourne en rond avec lui-même, Devos pour nous rendre compte très rapidement qu'il ne se parle qu'à lui-même, de l'absurde, de l'angoisse, de l'humour, du rire, de l'imaginaire, du rêve. Son pianiste qui l'accompagne est plus qu'un comparse, c'est un complice même s'il est effacé physiquement et moralement. Autant Devos, nous le savons, impose sa présence au public, autant le pianiste est mince, discret, assis à l'ombre de son piano. N'était le dialogue constant que Devos a avec lui, sa présence échapperait au public, comme nous a échappé en 1989 que Jean Michel Thierry son pianiste de toujours disparu, était remplacé par un autre pianiste complice, Jean Guido qui l'accompagnera dans tous ses spectacles et jusqu'au dernier en 1999.

Comique de gestes, comique de situations propres à la Commedia Dell'Arte qui provoquent automatiquement le rire et qui justifient l'interaction de la scène, de l'acteur et de son public. Devos privilégie ainsi le sketch qui est, dit-il, un « divertissement », une forme rapide d'écriture qui lui convient. Où discours, dialogue, monologue et récit tantôt se confondent, tantôt se détachent dans le but de faire rire.

Lydie KOSKAS.